

Adolescence et crise d'Oka : le coup-de-poing *Beans*

PUBLIÉ LE MARDI 29 JUIN 2021



Le formidable et émouvant premier film de Tracey Deer prend l'affiche le 2 juillet

Un texte de **Helen Faradji**

La crise d'adolescence est peut-être l'un des sujets les plus éculés au cinéma, mais *Beans*, premier long métrage de Tracey Deer et récompensé plusieurs fois aux prix Écrans canadiens, ne fait pas que le traiter de façon inusitée, il l'aborde de façon aussi intelligente qu'émouvante.

À travers l'été de Beans, 12 ans, en pleine crise d'Oka, ce que ce film montre, c'est comment la colère, inhérente à l'âge ingrat, est attisée par les injustices, le racisme, la discrimination, et comment le simple fait d'être Autochtone a pu voler une partie d'innocence et de « banalité » à des milliers d'adolescents et adolescentes.

Mohawk, Tracey Deer a vécu cette situation. « Ça m'a pris au moins huit ans, écrire le scénario, car c'est une époque qui était difficile à revisiter. Je ne réalisais pas nécessairement l'impact que cette crise avait eu sur moi. Je me suis aussi mis beaucoup de pression pour bien raconter tout cela, même si ce n'est qu'un aspect de cet été terrible et qu'il reste encore beaucoup d'histoires à raconter. »

Nous l'avons rencontrée.



Beans, de Tracey Deer Photo : Sébastien Raymond

Enfant, vous avez vécu la crise d'Oka. Vous avez déclaré que cet événement vous avait donné envie de devenir cinéaste. Pourquoi?

Tracey Deer : En fait, ce n'est pas le fait de vivre la crise qui m'a donné envie de devenir cinéaste, mais j'ai eu cette envie en même temps, à 12 ans. Ce n'était pas connecté. Cela dit, c'était l'époque où les magnétoscopes devenaient accessibles et permettaient de voir des films à la maison. C'était encore trop cher, mais mon père, ouvrier d'aciérie, en louait un en plus d'une douzaine de films lorsqu'il revenait les fins de semaine. On regardait des films toute la fin de semaine et j'adorais ça! Ça me faisait voyager, en même temps que c'était un *safe place*. Ça m'inspirait beaucoup aussi et, chaque fin de semaine, je déclarais à mes parents : « C'est ce que je veux faire quand je serai grande! »

Finally, at the end of a moment, I also realized that if I really became a filmmaker, not only would I be able to tell all sorts of stories, but also inspire other children to follow their dreams elsewhere in the world with my stories.

Si au début mes parents ne me prenaient pas forcément au sérieux et qu'ils avaient peur que ce ne soit pas vraiment viable, j'ai fini par montrer tellement de passion et de détermination que ça les a convaincus. J'ai commencé à écrire des scénarios, je prenais mon argent de poche pour louer du matériel et ça a commencé comme ça! Je dis souvent que je suis cinéaste depuis 30 ans, mais professionnellement depuis 20!



Beans, de Tracey Deer Photo : Métropole Films

Le récit que l'on a fait de la crise d'Oka a souvent été axé sur le point de vue des hommes, mais *Beans*, lui, adopte le point de vue des jeunes et des femmes.

T.D. : C'est un récit d'initiation, le mien, et qui a été très difficile.

Cet été de la crise d'Oka m'a fait réaliser ce que ça voulait dire, être Autochtone dans ce pays, à quel point c'était dangereux et c'était une expérience dévastatrice.

Évidemment, la façon dont moi, enfant, j'ai vécu cette crise était très différente de la façon dont les adultes l'ont vécue. Je ne comprenais pas nécessairement ce qui se passait, mais j'en sentais les effets, intensément. Ça a brisé mon sentiment de sécurité, mon estime de soi. Après cet été, je me suis sentie très invisible et ça a pavé la voie à une adolescence très sombre. J'ai voulu adopter ce point de vue de l'enfant, parce que je crois que c'est très dur de juger un enfant. Devant un enfant, notre cœur s'ouvre. C'est ce que je voulais : que les spectateurs et spectatrices ressentent compassion et empathie. J'ai réalisé, lors de mon cheminement vers une guérison, que ce que je voulais

plus que tout à l'époque, c'était être vue, entendue et comprise. J'ai envie de croire que si nous avions été vus et compris pour ce que nous sommes, nos voisins et notre pays ne nous auraient pas attaqués ainsi. Tout mon travail est motivé par l'idée de créer ces ponts.



Beans, de Tracey Deer Photo : pierre dury

La mise en scène, superbe, va à l'encontre de la façon plus misérabiliste avec laquelle les films dépeignent habituellement la situation autochtone.

T.D. : Cela a absolument fait partie de ma démarche, car mon expérience en tant qu'Autochtone est remplie de beauté. Oui, il y a du drame et des traumatismes, mais principalement, ce que j'ai vécu et vu, c'est la beauté, la joie, l'amour et la famille.

Lorsque je vois ces films plus sombres, je ne m'y reconnais pas, ni ma famille. Mon mécanisme de survie, ce qui m'a permis de me sortir de cette adolescence difficile, et ce qui reste encore mon moteur tous les jours, c'est l'espoir.

J'essaye d'infuser tout ce que je fais de cet espoir que les choses s'améliorent. Je suis ravie d'entendre que l'on sent dans le film une certaine beauté.

Le film se termine justement sur une note d'espoir et un message fort. Pensez-vous qu'en 2021, après Joyce Echaquan et la découverte de tombes anonymes autour des pensionnats, il y a lieu d'avoir de l'espoir?

T.D. : Je dois dire au sujet de ces tombes que nous le savions déjà. Les survivants en parlaient depuis des années. Nous savions que des enfants n'étaient jamais rentrés. Ce n'était donc pas un choc de découvrir ces tombes. C'est tragique, mais ce n'était pas une surprise. C'est difficile... Pour certaines personnes, tout cela est une vraie découverte, mais cela nous ramène aussi au fait que nous ne sommes pas écoutés, entendus, puisque nos survivants en parlaient depuis des décennies.

C'est terrible de se dire que ça prend ces tombes ou une vidéo d'un homme noir se faisant assassiner, comme George Floyd, pour que le monde se réveille. C'est extrêmement frustrant pour ceux d'entre nous qui nous alertent depuis longtemps, mais en même temps, cela me remplit d'espoir de constater ce réveil du monde.

Je hais que ça ait dû passer par des tragédies terribles, mais je dois garder espoir. Je crois que nous sommes à un moment où les gens sont prêts à écouter, et c'est le temps pour un film comme *Beans* de prendre l'affiche. Je sens que les Canadiens peuvent être ouverts à ce qu'il a à montrer et à dire.

Sur Twitter, vous vous présentez comme une cinéaste mohawk qui veut rendre le monde meilleur, une image à la fois. Pensez-vous que le cinéma peut changer le monde?

T.D. : Absolument! Oui! Je crois que les histoires ont ce pouvoir, un spectateur ou une spectatrice à la fois.

Si une seule personne peut gagner une nouvelle perspective sur le monde, avoir plus de compassion ou idéalement avoir envie d'améliorer les choses après avoir vu un de mes films, alors je considère que c'est un succès.

Et si l'on peut le multiplier et que le film peut avoir un impact sur 10 ou 20 personnes qui deviendront des alliés et des alliées des Autochtones, alors, oui, cela fera une différence. Nous avons besoin que la société change, que les citoyens et citoyennes soient actifs et actives dans ce changement. Et oui, je crois que les histoires peuvent participer à façonner ce changement.

Compléments

- ***Pour faire court*: le cinéma d'Alanis Obomsawin expliqué en moins de trois minutes**
- **Le trésor d'ICI Tou.tv: *Le dép*, de Sonia Bonspille Boileau**
- **La réalisatrice Tracey Deer reçoit le prix pour le talent émergent du TIFF**
- ***Mohawk Girls*, une lettre d'amour à Kahnawake**